

## Insoluble capitalisme : menues violences et autres obscénités

Edith Brunette

Numéro 117, printemps 2014

Détournement, imposture, falsification

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72293ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brunette, E. (2014). Insoluble capitalisme : menues violences et autres obscénités. *Inter*, (117), 30–31.

# INSOLUBLE CAPITALISME : MENUES VIOLENCES ET AUTRES OBSCÉNITÉS

► Edith Brunette

## **IKHEA©SERVICE n° 30 (variante 1) : acheter/casser**

Mode d'emploi de Jean-Baptiste Farkas. Actions présentées par le centre Dare-Dare et réalisées dans le cadre de VIVA! Art action, octobre 2013. Commissaires : André Éric Létourneau et Manon Tourigny. Exécutants : Eman Haram, Olivier Gélinas-Richard, Francys Chenier, Jean-François Prost, Martin Dufrasne, Manon Oligny, André Éric Létourneau et Ethan Boss.

### **« Actions furtives, visibilité, médiation »**

Discussion publique présentée au Bain St-Michel, le 5 octobre 2013. Participants : Jean-Baptiste Farkas et Claude Wittman. Modérateurs : André Éric Létourneau et Manon Tourigny.

J'ai fréquenté VIVA! Art action autant que j'ai pu pendant sa courte manifestation 2013. J'ai vu un certain nombre de performances, habité un certain bain, bu certaines margaritas – par ailleurs excellentes. Pourtant, si le rare sentiment d'une communauté artistique me ramenait jour après jour – ou presque – au Bain St-Michel, c'est encore ce qui se passait hors de ses murs qui titillait le mieux mes attentes. Sauf pour ceux qui, par hasard, la croiseront, l'action furtive ne sera jamais qu'un conte des *Mille et une nuits* : l'aventure de quelqu'un d'autre, l'obscénité dont vous ne verrez jamais rien. Et c'est bien ce que j'aime.

## **IKHEA©SERVICE n° 30 (variante 1) : acheter/casser**

« Mode d'emploi : sur le lieu de son acquisition, détruisez l'article que vous venez d'acheter. » Jean-Baptiste Farkas, accueilli par le centre Dare-Dare, a transmis ces instructions à huit exécutants et exécutantes<sup>1</sup> munis d'un budget de 60 \$ chacun. Soixante dollars pour acheter l'article de leur choix et le détruire sous les yeux des employés et des clients du magasin, seuls témoins de ces actions moins que discrètes. Pour toutes traces : les récits que nous en firent les performeurs et performeuses lors d'une discussion publique au Bain St-Michel. Vous croyez que le terme *obscénité* est trop fort ? Le malaise vécu unanimement par les acheteurs et acheteuses me laisse penser que non ; tout comme les réactions des personnes présentes lors de cette discussion.

La « conférence » – ainsi que fut annoncé l'événement – regroupait les projets de Farkas et de Claude Wittman, autre artiste dont les interventions se déroulaient à l'extérieur du Bain. L'un et l'autre avaient été invités par les deux commissaires responsables de la programmation de Dare-Dare pour VIVA, Manon Tourigny et André Éric Létourneau, aussi présents lors de la discussion à titre de médiateurs. Le travail de Wittman, basé sur l'utilisation d'émetteurs-récepteurs radio pour modifier les modalités de rapport au monde des personnes invitées à les utiliser, prenait cependant une dimension nettement plus introspective. Peut-être est-ce cette qualité intime, difficilement transmissible de l'expérience qui fit que la discussion s'orienta davantage vers la proposition de Farkas. Cette dernière, à l'inverse du projet de Wittman, présentait l'attrait de sa frontalité : une action d'emblée saisissable dans le geste, dont le jeu consistait pour le public immédiat à en déchiffrer le sens, et pour le public de VIVA! à déchiffrer le public immédiat... Des récits comme des pièces de théâtre, microtragédies révélant les réseaux de nœuds d'un, voire du système incontournable de l'échiquier politique actuel : l'économie.

## **D'efficacité et d'incohérences**

Vous prenez un objet, vous le détruisez ostensiblement sur les lieux mêmes de sa mise en marché : quel pied de nez, n'est-ce pas ? Si nous pouvions seulement détruire toutes les usines de fourchettes jetables et faire exploser les milliers de pères Noël gonflables qui sucent leur lot d'électricité de Thanksgiving à la fête des Rois, certainement, nous en aurions fini avec le capitalisme et sa surconsommation... Excepté, bien sûr, que brûler est consommer, et que le capitalisme se nourrit de la destruction<sup>2</sup> – une récupération à laquelle se heurte la gauche militante (et nombre d'artistes) depuis des décennies. *Acheter/casser* frappe de plein fouet ce paradoxe. Il n'y apporte aucune solution – comment aurait-il pu le faire ? – mais des réflexions et des échappées temporaires qui, en s'additionnant, montrent non seulement l'ampleur éthique et stratégique du problème, mais également les multiples court-circuitages possibles du système.

Une première stratégie adoptée par les participants vise à condenser à l'extrême le cycle achat-consommation-achat que l'économie capitaliste tend à raccourcir le plus possible (par l'accélération des modes et l'obsolescence programmée, entre autres), mais sans jamais oser le faire au point d'éliminer cet élément essentiel : le temps de jouissance. Or, voilà bien ce qui est supprimé ici : le bref moment soutenant l'édifice d'un système qui, sans cela, n'apparaîtrait plus que comme ce qu'il est, soit l'incessante production de biens et de services répondant moins aux besoins réels de ceux qui les consomment qu'à alimenter leur propre reproduction. C'est cette jouissance toute proche qu'a cherché à empêcher Olivier Gélinas-Richard en noyant son verre de scotch à 60 \$ dans un litre d'eau et c'est l'impossibilité (ou le mensonge) de cette jouissance que pointait Manon Tourigny en découpant en morceaux un vêtement qu'elle n'aurait de toute façon jamais pu porter. Déjà, pourtant, deux approches opposées se dessinent : l'une qui aborde la consommation comme plaisir, l'autre comme frustration. Entre les deux, tout un spectre de questionnements sans réponse, de paradoxes insolubles, d'appréhensions joyeuses et tristes, et de post-partum sans paix.

Ainsi, une part d'échec accompagne toutes les réflexions, tous les récits. Jean-François Prost, par exemple, aborde d'emblée l'aspect insoluble de sa situation. Son impulsion première de travailler sur l'objet générique – l'objet produit en série et vendu chez Ikea, Dollarama, etc. – se heurte à ce constat : « L'objet générique, ça ne sert à rien de l'éliminer, parce qu'il se remplace automatiquement. Donc, on l'élimine : il réapparaît instantanément<sup>3</sup>. » C'est pourquoi il choisit de détruire un objet qui ne sera pas remplacé, du moins pas dans sa forme actuelle : un quotidien. Dans un magasin de journaux de Montréal, Prost demande successivement les trois quotidiens les plus achetés du commerce – *The Gazette*, *The Globe and Mail* et *The Wall Street Journal* (on est dans l'Ouest...) – qu'il détruira les uns après les autres à coups d'exacto. Même si ceux-ci réapparaîtront le lendemain ou le surlendemain, un peu de leur propagande du jour aura bel et bien été retirée de la circulation.

Martin Dufrasne part d'un dilemme parallèle : « Si j'achète un objet que j'aime, ce sera pour le détruire ; et si je prends un objet détesté, j'aurai néanmoins contribué à enrichir son fabricant. » Contournant la question de l'affection, il choisit de ne consommer aucun bien, mais plutôt le moyen et la fin mêmes de leur circulation : l'argent. Passant d'un bureau de change à un autre, il échange ses dollars pour des devises des pays qu'il a visités par le passé. Le taux de change grugeant le pécule à chaque transaction, il espère « dissoudre » ses 60 \$, bref les faire s'autodétruire dans leur propre consommation<sup>4</sup>. Ici encore, Dufrasne réalise bien que le choix de l'argent comme objet ne dénoue pas le problème éthique alors que les 60 \$ vont directement enrichir l'un des piliers du capitalisme : les banques.

### Violence et spectateurs

Si les récits de Prost et de Dufrasne trahissent d'abord une préoccupation pour la cohérence politique de leurs gestes, d'autres s'inquiètent davantage des effets de leur action sur le public involontaire. Ainsi, Francys Chenier, après avoir envisagé d'effeuiller un bouquet, y renonce en pensant à la déconfiture du fleuriste qui verrait son travail détruit devant ses yeux. De fait, Eman Haram, qui conclura sa propre série de destructions en arrachant les fleurs d'un pot acheté à un fleuriste chinois, provoquera un certain choc émotif chez ce dernier : consterné, le fleuriste se précipitera et tentera de replanter les fleurs arrachées, proposant même à l'assassine de lui rendre son argent pour reprendre la plante. Dans son élan pour sauver l'objet attaqué, il fait ressortir un autre aspect de la production, prise moins comme système aliéné et aliénant que comme relation affective.

Cette dimension est quelque peu inattendue pour ceux et celles qui, comme moi, avaient d'emblée abordé le projet comme une critique du capitalisme, mais elle explique la réaction de certaines personnes présentes autour des tables de cafétéria du Bain, moins heureuses de tirer au flanc de tous les Dollarama du monde qu'inquiètes des réactions d'un public non averti. Est-ce que la violence des performances ne frapperait pas, en place des objets détruits ou des industries qui les fabriquent, un public inoffensif et laissé dans l'ignorance ? Le fait que celui-ci ne soit pas informé de la nature artistique du geste, avance-t-on, en ferait sa victime, manipulée et à coup sûr privée des outils qui lui permettraient de bien interpréter la situation.

André Éric Létourneau, co-commissaire et médiateur de l'événement, s'empresse de remettre en contexte ce que l'on nomme ici « violence », rappelant l'omniprésence d'une violence qui se situe moins dans l'éclat que dans la constance : une violence systémique. Celle de l'État et celle, surtout, d'un état de marginalisation : « Je pense que la violence dans notre société se situe beaucoup plus au niveau de la marginalisation des gens, qu'ils soient transgenres [...], ou des artistes justement qui ont des positions plus radicales et qui se font marginaliser non seulement de la société, mais même, souvent, du milieu de l'art, parce qu'ils n'obéissent pas aux règles de ce que Stephen Wright et moi appelons, depuis plusieurs années déjà, la "police de l'art". »

On pourrait aussi parler de la violence du capitalisme. Il ne faudrait pas, non plus, sous-estimer la résistance du public : les réactions rencontrées par les exécutants demeurent ainsi majoritairement de l'ordre de l'indifférence ou, à tout le moins, du stoïcisme. Cette résistance, et notamment la capacité des gens à absorber sans fléchir tant la violence institutionnelle que médiatique, explique justement – à mon avis – l'intérêt de quitter l'une et l'autre pour leur préférer un acte d'une violence incarnée, non médiatisée. Contre le cadre muséal et son surplus d'information, contre sa capacité à analyser mais aussi à désamorcer tout geste et toute image, il faut parfois ramener la violence dans l'espace social qui la rend possible. L'art doit excéder l'art pour pénétrer la vie, et pénétrer la vie exige aussi de l'écorcher au passage. Face à une vie qui, elle, ne se prive pas de blesser tout un chacun, l'art doit-il vraiment se limiter au rôle de réconfort que permettent la distance des murs blancs et la certitude des communiqués de presse ?

Par ailleurs, ce surcroît d'information auquel nous, public du Bain, public des arts, accéderions, ne la rend pas moins incomplète que celle à laquelle le public immédiat des performances en boutiques a accès. Dans la relation non médiatisée entre l'action furtive et son public involontaire, l'artiste n'a pas davantage accès au point de vue du spectateur que ce dernier au point de vue de l'artiste. Le silence est assumé et mutuel. Tout au plus avons-nous accès à plus d'art. À plus de sens ? C'est loin d'être aussi sûr. Porter l'art hors des murs, c'est aussi faire confiance à d'autres publics que ceux des galeries. C'est cesser de compter sur la seule « expertise » pour qualifier l'expérience artistique. C'est réclamer, à l'occasion, un peu moins de médiation culturelle et un peu plus de chaos : « Et, en effet, le chaos, c'est la vie [...], tout *mouvement* est chaos. [...] L'ordre, c'est la mort [...] ».

### Impuretés

D'un exécutant à l'autre, on le voit, les pistes de réflexion et les préoccupations diffèrent : critique systémique pour les uns et les unes, approche priorisant la relation au public pour les autres. Dans ce champ des possibles, cependant, une variable revient : la récurrence du doute, l'impossibilité pour eux et elles d'en arriver à une action satisfaisante. Tout comme la critique en gestes du capitalisme dans laquelle *Acheter/casser* s'inscrit, la situation condamne les artistes exécutants à une certaine dose d'impuretés et d'incohérences. Interagir avec le monde implique, forcément, un point de contact avec l'impur, le défaut ; défaut que l'on ne peut à la fois êtreindre et éviter. À système pourri, réponse imparfaite. Du moins l'est-elle si l'on pose sur un pied d'égalité *représentation* (pour un public) et *acte* (dans un système), et si l'on tente d'être également efficace sur les deux plans. L'acte de destruction peut frapper



> Jean-Baptiste Farkas et Claude Wittman en discussion au Bain St-Michel. *Actions furtives, visibilité, médiation* (conférence), VIVA! Art Action 2013. Photo : Christian Bujold.



> Jean-François Prost relatant sa participation au projet *Acheter/Casser*. *Actions furtives, visibilité, médiation* (conférence), VIVA! Art Action 2013. Photo : Guy L'Heureux.

efficacement le public immédiat de la performance, même si quelqu'un, quelque part, en empochera les profits. Peut-être même le frappera-t-il trop violemment mais, dans ce cas, le caractère « inacceptable » d'une si fragile violence ne rend-il pas plus indécente encore celle, systémique, que l'on subit au quotidien ? Dans ce nœud d'indécidables, l'insistance de l'artiste à maintenir une ligne de réflexion et de conduite éthiques, pour invisible qu'elle puisse être, demeure le fil qui pourra le préserver, œuvre après œuvre et geste après geste, d'oublier ce qui le lie au monde et la place qu'il souhaite y occuper. Le seul lieu possible d'une véritable cohérence. ◀

#### Notes

- 1 En l'occurrence sept artistes de la performance (Eman Haram, Olivier Gélinas-Richard, Francys Chenier, Jean-François Prost, Martin Dufrasne, Manon Oligny, André Éric Létourneau) et le fils de l'un d'eux (Ethan Boss).
- 2 Sur les capacités du capitalisme à récupérer la contestation, voir notamment Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, 2011.
- 3 Dans sa présentation, Prost se réfère à l'artiste et écrivain Gean Moreno, coauteur (avec Ernesto Oroza) d'un article intitulé « Generic Objects » (*e-flux*, septembre 2010).
- 4 Néanmoins, pour une histoire de pesos argentins invendables, Dufrasne devra détruire physiquement ses derniers billets, en plus d'écouler sa menue monnaie dans l'achat de cartes postales.
- 5 Hakim Bey, *L'art du chaos : stratégie du plaisir subversif*, Nautilus, 2000, p. 30.